

La Jaune et al Rouge, janvier 2014

La dynamique mégapolitaine : une perspective historique

Alain Lipietz

Un équilibre parfait. Tel apparaît, au Palazzo Publico de Sienne, le rapport ville-campagne dans l'allégorie des *Effets du bon gouvernement* d'Ambrogio Lorenzetti. Les remparts séparent la fresque en deux parties égales. A gauche, la ville, où l'on commerce, on bâtit, on danse. À droite la campagne, aussi ordonnée et prospère, du geste auguste du semeur jusqu'au puissant moulin à eau. Les paysans, qui achèvent leur cycle au marché, croisent sous les remparts les gentilshommes sortant chasser. Un équilibre parfait, sous la domination de la ville. Mais, comme le remarque Maria Luisa Meoni¹, cet archétype restera sans postérité, comme si Sienne et autres communes connaissaient, à la veille de la Grande Peste, un Age d'Or perdu à jamais.

Au XXI^e siècle, la grande majorité de la population mondiale se concentre dans les villes, surtout dans la banlieue des métropoles, dont beaucoup sont des mégapoles infernales. Peut-on comprendre la dynamique historique qui l'a chassée de ce paradis perdu ?

La rupture ville-campagne.

Marx écrivait que la plus grande division du travail était la division entre la ville et la campagne, et que le capitalisme poussait cette division au paroxysme. On a longtemps lu cette phrase dans un sens symbolique : comme paradigme de l'aliénation de l'individu dans la division du travail. Marx était plus précis : il critiquait la « *rupture du métabolisme Homme/Nature* », et plus particulièrement du cycle de l'azote. Préoccupation typique de l'époque, et Victor Hugo lui consacre un long chapitre des *Misérables*, au moment où Jean Valjean pénètre dans les égouts de Paris. Cette crise latente de l'agriculture capitaliste sera différée pendant un siècle par l'invention des engrais artificiels. Mais aujourd'hui, la crise des formes dominante de la production agricole fait retour sur l'humanité. La crise alimentaire mondiale, qui a éclaté en 2006, est la mère de la grande crise ouverte officiellement en 2008, et reste le principal obstacle à une sortie de cette crise². Elle engendre dans les pays du Sud la famine (un enfant meurt de faim toutes les cinq secondes), et dans les pays du Nord la dégradation de la qualité de la nourriture et une crise sanitaire : la « malbouffe »³.

Et pourtant Marx, comme le grand sociologue arabe Ibn Khaldoun, admettent que, dans l'opposition entre civilisation rurale et civilisation urbaine, la ville représente le pôle des arts, de la

1 *Utopie et réalité dans Le Bon Gouvernement d'Ambrogio Lorenzetti*, éd. IFI, Florence 2007.

2 Voir mon livre *Green Deal. La crise du libéral-productivisme et la réponse écologiste*, éd. La Découverte, Paris

3 Marc Dufumier, *Famine au sud, malbouffe au nord*, NII, 2012.

science, de la culture, de la fête. C'est dans les villes que s'accumule et se consomme le surplus net de l'humanité.

Mais ce n'est pas pour les arts que les paysans faméliques, privés de terre et de travail, ou terrorisés par l'insécurité des campagnes, affluent dans les villes depuis l'Antiquité, mais pour manger et s'abriter. Et ils n'ont d'autre ressource que de vendre leur travail aux habitants des villes, les « bourgeois ».

Dès l'Antiquité, la ville se constitue en deux types de quartiers : les bourgeois, marchands ou fonctionnaires, qui tiennent le bourg et la campagne, en contrôlant commerces et administration. Et puis le peuple, la plèbe, le prolétariat, qui habite les *faubourgs*. C'est à partir des faubourgs que se pose la question de la *démocratie* : le pouvoir du peuple, dès Athènes, dès Rome, dans les révoltes urbaines du Moyen-âge, et toutes les grandes révolutions démocratiques à partir du XVIIIe siècle. Et à force de révolutions et d'élections, le peuple des faubourgs a établi son droit à la ville : à l'agora et aux forums, aux toits et aux services publics, et à la fête sur les grands boulevards.

L'articulation vertueuse entre ville et campagne s'est conservée jusqu'à nos jours dans des cas exceptionnels, avec d'excellents résultats économiques et sociaux. La région la plus riche d'Europe, le Vorarlberg, présente un entrelacs de petits centres urbains et de campagnes prospères semées d'usines de haute technologie. Et le pays de Lorenzetti, la Toscane, l'Émilie, la « troisième Italie » avec ses régions qui gagnent⁴, a gardé le goût de la Sienna d'autrefois.

C'est ce droit à la ville – et à la campagne prospère, et à ce qui les unit, atmosphère et nourriture saine - que compromet aujourd'hui la métropolisation.

Émergence des métropoles

Une *métropole* (du grec : ville-mère) se définit par sa domination sur une « économie-monde » dont l'échelle est variable et la domination plus ou moins asymétrique : la Sienna de Lorenzetti est une économie-monde limitée à un « paysage », le pays que l'on voit des remparts. Mais dès l'Antiquité apparaissent des métropoles et des économies-monde déployées sur plusieurs continents : Tyr, Athènes, Rome, Constantinople... Dans la « première mondialisation » (jusqu'à la fin du XIXe siècle), la métropole se définit par rapport à des « colonies », des dépendances lointaines : Venise, Séville, Amsterdam, Londres... La métropole est fondamentalement le fruit du développement marchand du capitalisme, plus précisément, disait Fernand Braudel⁵, du « commerce à longue distance », le *trade*. Elle contrôle les flux des échanges internationaux, que ce soit en position dominante ou dominée. La seconde mondialisation du dernier quart du XXe siècle ne fait que pousser à l'extrême cette logique, à travers la globalisation financière et industrielle (y compris

4 Voir mes livres avec Georges Benko, *Les régions qui gagnent* et *La richesse des régions*, P.U.F. 1992 et 2000.

5 *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, Armand Colin, 1979.

agro-industrielle).

Avec la « seconde mondialisation » de la fin du XXe siècle, le monde se constitue en réseau de métropoles connectées les unes et aux autres et déconnectées de leurs campagnes. En fait, dès les Temps Modernes, la campagne autour de San Salvador de Bahia (la plus grande ville du Nouveau Monde) produit essentiellement du sucre pour l'Europe, tandis que Lisbonne et Porto produisent du vin pour Londres. Les métropoles sont hiérarchisées : une hiérarchie changeante, d'ailleurs, et c'est le changement des circuits du commerce à longue distance qui caractérise notre époque. Aujourd'hui, l'essentiel de la croissance de la population mondiale s'effectue toujours vers quelques filles de métropoles européenne (New York, Los Angeles, Buenos Aires) mais plus encore vers d'anciennes métropoles dominées (Mexico, Lagos) dont certaines sont devenues ou redevenues dominantes, telles Beijing, Shanghai ou Mumbai. Avant d'être dominées par le capitalisme occidentales, beaucoup d'entre elles étaient d'ailleurs des capitales conquises voire créées par d'autres envahisseurs : Istanbul, Le Caire, Delhi, Pékin...

La métropole pousse à l'extrême les bénéfices de l'urbain, l'effervescence artistique et scientifique : l'invention des « musiques du Monde » ou du cinéma, les grandes académies, les centres de recherche. Mais la contrepartie de la métropolisation est lourde. C'est d'abord, on l'a vu, la rupture avec la campagne. Quand Paris n'était qu'une métropole coloniale, elle était encore entourée de cultures maraichères qui nourrissaient la ville. Aujourd'hui, l'afflux des travailleurs prolétariés venus des campagnes de France, puis du Nord, du Sud et de l'Est européens, puis du Maghreb, et aujourd'hui du monde entier, a submergé ces terres agricoles parmi les meilleures du monde. Les métropoles se nourrissent des produits d'une agro-industrie déployée sur le monde entier, au prix d'une diminution considérable de la qualité de la nourriture, et d'une perte d'autonomie alimentaire des paysans eux-mêmes « ici et là-bas ».

La métropolisation a donc pour effet la famine au Sud et la malbouffe au Nord. Celle-ci pèse déjà sur le destin du « genre urbain ». Successivement, et sans famine, l'Union Soviétique, puis les États-Unis, puis les 20% les plus pauvres de la Grande-Bretagne et d'Allemagne, ont vu leur espérance de vie commencer à décroître. Car la métropole du XXIe siècle traduit aussi le triomphe du libéralisme dans les rapports capital/travail : un appauvrissement du salariat mondial et une dégradation de la qualité de sa nourriture, de son état sanitaire.

La deuxième conséquence pour le peuple est politique. Alors que les villes, jusqu'au XIXe siècle, s'étendaient en absorbant leurs faubourgs, la métropole moderne s'entoure d'une ceinture qui ne fait plus partie de la ville, même à titre de faubourg : une *banlieue*.

Ban vient du germanique et désigne la propriété seigneuriale (par opposition à *munus*, propriété de la communauté). La *banlieue*, c'est la terre qui dépend de la ville suzeraine, occupée par la plèbe qu'on entasse aux côtés des usines et des déchets, ou par les bourgeois qui y construisent des

« villégiatures ». La fin du faubourg et la naissance de la banlieue marquent, dans l'ordre interne de la ville, ce que marque dans l'ordre externe son déploiement sur une économie-monde : le basculement de la ville vers la métropole. Mais l'Histoire ne s'arrête pas là.

Néo-libéralisme et mégapolisation

En 1950, les plus grandes agglomérations (banlieues comprises) sont dans l'ordre : New-York (12,34 millions), Tokyo, Londres, Paris, Moscou, Buenos-Aires, Chicago, Calcutta, Shanghai, Osaka, Los Angeles, Berlin, Philadelphie, Rio, Leningrad, Mexico, Mumbai (Bombay), Détroit, Boston, Le Caire, Tianjin, Manchester, Sao Paulo (2,33 millions)... Rome et Milan sont 27^e et 28^e.

En 2011 l'ordre est bouleversé : Tokyo (37,22 millions), Delhi, Mexico (20,45 m.), New-York (20,35 m.), Shanghai, São Paulo (19,92), Mumbai, Beijing (Pékin : 15), Dhaka, Calcutta, Karachi, Buenos Aires, Los Angeles, Rio, Manille, Moscou, Osaka, Istanbul, Lagos, Le Caire, Guangzhou, Shenzhen, Paris, désormais 23^e avec 10,82 millions. Londres est 30^e avec 8,92 millions, devancée par Chonqking, Jakarta, Séoul, Chicago, Lima, Wuhan. Berlin et les autres villes européennes ont disparu de la liste des 30 plus grandes. Les villes chinoises et Istanbul gagnent des places d'une année sur l'autre.⁶

Outre le changement d'échelle (les métropoles sont 3 fois plus grandes), ce qui saute aux yeux est la domination écrasante des agglomération des pays de l'ancien tiers-monde, qu'elles aient « émergé » ou plutôt mal réussi, et puissent difficilement prétendre au statut de *World City* à la Saskia Sassen⁷ (Karachi, Dakha, Lagos...) La mégapole devient stigmaté de «mal-développement» : énormes inégalités sociales, misère pour le plus grand nombre, naufrage des services publics, déréliction des banlieues, etc. Seules surnagent, mais déjà menacées par ce modèle : Tokyo, Los Angeles, Paris, Londres. Il n'y a que 3 villes en Europe de plus de 10 millions d'habitants, Moscou, Istanbul et Paris. Laissons le cas trop géophysiquement spécifique de l'urbanisation japonaise, et méditons ce lien entre inégalités et mégapoles. Il y a plus d'un quart de siècle, je prononçais à São Paulo une conférence intitulée *Fordisme, fordisme périphérique et métropolisation*⁸. Le fordisme est le mode d'industrialisation qui s'impose, à partir de 1950, dans les pays du capitalisme « central » : la fabrication de masse pour une consommation de masse, organisée par l'Etat-providence. Dans le dernier quart du XX^e siècle, le fordisme s'étend à la périphérie du capitalisme mondial vers les métropoles dominées, ou vers des «aires productives spécialisées », mais de façon « désorganisée ». Les formes de régulation qui assuraient la croissance de la consommation de masse nationale, telles

6 Chiffres ONU : <http://esa.un.org/unpd/wup/CD-ROM/Urban-Agglomerations.htm>

7 Saskia Sassen, *The Global City*, 2^e édition, 2001, Princeton Paperbacks. Notons que les travaux inspirés par la cette école ne tiennent guère compte de la taille (voir les trois classements à l'entrée *Ville Mondiale* de Wikipedia).

8 Publication partielle dans *Annales de la Recherche Urbaine*, n°29, Janvier 1986

que la législation sociale, la stabilisation des revenus agricoles et la sécurité sociale, sont démantelées, dès lors qu'on produit dans un continent pour les clients d'un autre continent.

Dans cette conférence, je remarquai que le fordisme bien régulé du Nord avait, au moins dans certains pays comme l'Allemagne, réussi à maîtriser la croissance des métropoles (Francfort, capitale économique de l'Europe, 670 000 habitants). Mais ce n'était déjà plus le cas dans les pays du fordisme périphérique, où São Paulo et Mexico s'engageaient sur une trajectoire vers les 20 millions d'habitants. Et, dans les pays du Nord, ce n'était déjà plus le cas dans les métropoles des pays les plus « néo-libéraux » : New-York, Los Angeles, Londres, Paris. Ce qui me permettait, dans *La Jaune et la Rouge*⁹, de risquer une théorisation : la mégapolisation, fille du néo-libéralisme, du capitalisme désorganisé.

Le néo-libéralisme économique efface, sur le marché mondial, les relations sociales instituées et territorialisées du fordisme, et réduit le monde à un réseau de points interconnectés par les porte-containers et les ordinateurs de la finance. Là où subsistent encore des formes politiques et sociales de régulation du rapport salarial, comme le Bade-Wurtemberg, un jeune de la région sait qu'en entrant dans le système de formation il trouvera un emploi dans la région, à Stuttgart ou ailleurs. Au contraire, plus s'exacerbe le libéralisme, plus le territoire national se réduit à un ou quelques points. Et le paysan ou l'étudiant fuyant la guerre et la misère en Afghanistan sera prêt à affronter mille morts, pour rallier un « point » sur une carte, Londres. Le paysan malien cherchera à rallier Paris, bravant le désert et la mer. Le paysan du Guatemala cherchera à rejoindre Los Angeles. Cette polarisation de la population mondiale vers les métropoles est particulièrement spectaculaire quand elle s'exerce à l'intérieur d'un État plusieurs centaines de fois millionnaires en habitants (Mumbai, São Paulo, Mexico, les villes chinoises), représente pour les métropoles un risque terrible. La mégapolisation, parfois cancer des « économies d'agglomération » (le Los Angeles d'Allen Scott¹⁰), prolonge surtout l'exode rural à l'échelle mondiale.

Qu'est ce qu'une mégapole ? Intuitivement, c'est une métropole ingérable, de plus de 10 millions d'habitants. Alors que, dans une métropole, la banlieue est la porte d'entrée vers le centre, dans la mégapole, les quartiers de banlieue n'ouvrent plus nulle part. On en sort pour tomber sur d'autres banlieues, sans accès ni au centre ni à la campagne. Les entreprises finissent par s'y perdre. Le prix du sol et les embouteillages freinent la vie économique, alors même que la main d'œuvre continue à y affluer. Et ceux des chômeurs qui souhaitent en sortir seront rejetés parce que venant de ces zones de chômage, de manque de formation, quartiers ravagés par les bandes de la drogue.

Dans mon article de *La Jaune et la Rouge* de 1995, je rappelais la bataille du Schéma directeur

9 "Face au péril de mégapolisation : la bataille de l'Île de France", *La Jaune et la Rouge* n°502, Février 1995.

10 *Metropolis*, U. California Press, 1988.

régional de 1994 pour enrayer la mégapolisation. Aujourd'hui, le Sdrif du « Grand Paris » mise au contraire sur le maintien de la France dans le Top-30, au nom de la compétitivité. Le contre-exemple de Francfort ou de Stuttgart devrait pourtant faire réfléchir.